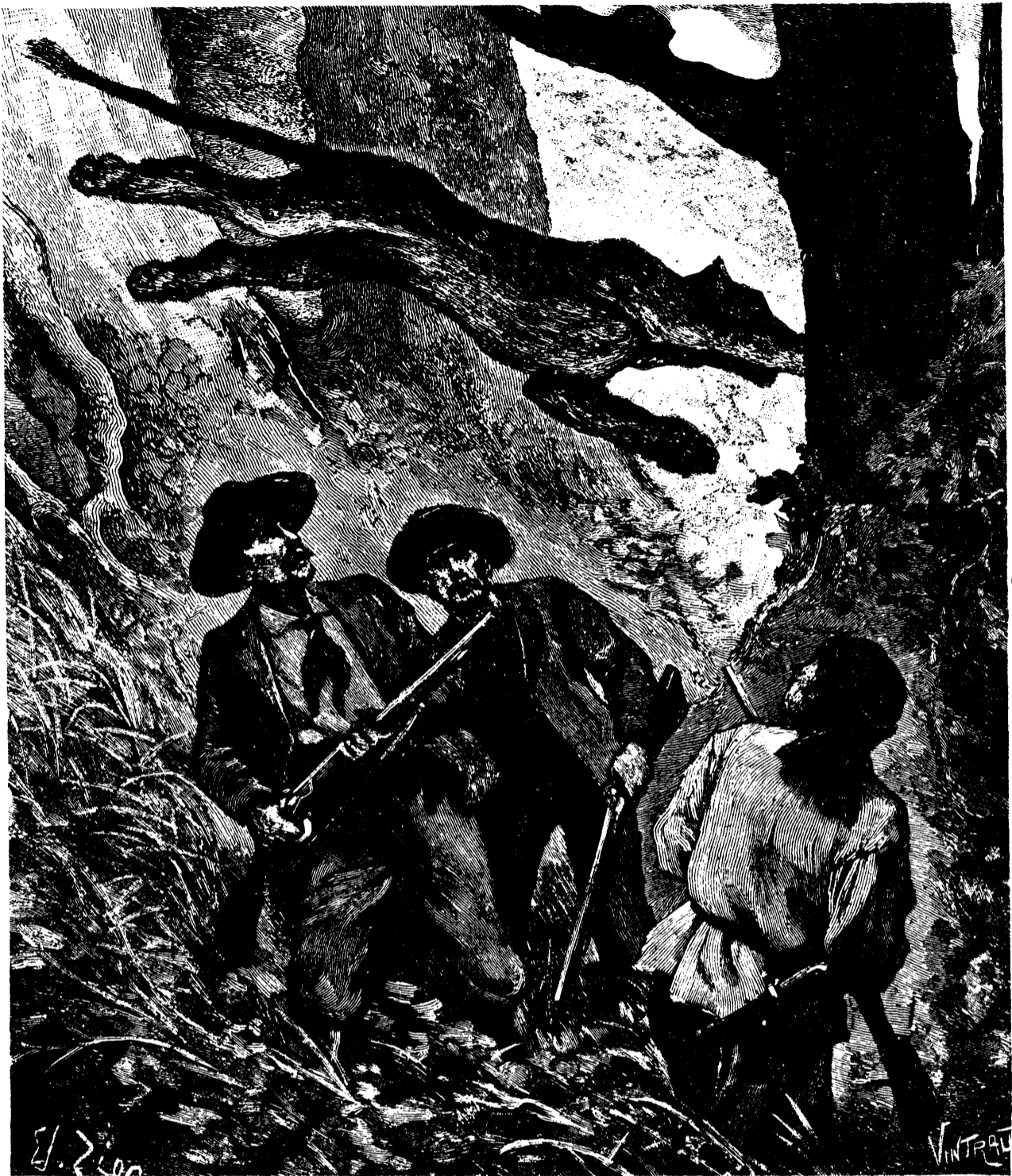


UNE CHASSE AU JAGUAR DANS L'ISTHME DE PANAMA



LE JAGUAR PASSA COMME UN ÉCLAIR AU-DESSUS DE NOUS.—Page 69, col. 1

Des travailleurs manquaient à la Compagnie de Panama. La saison des pluies était commencée et avec elle la mortalité s'était abattue sur les campements, tout le long de la ligne, depuis Colon, port de l'Atlantique, jusqu'à la Boca (entrée) sur le Pacifique.

Le rio Chagres avait inondé la campagne, et ses eaux boueuses provoquaient de nombreuses épidémies.

Les travaux, cependant, ne pouvaient être suspendus. On chargea des entrepreneurs de recruter des terrassiers ; mais la chose n'était pas facile : la fièvre jaune épouvantait les indigènes.

Ce fut alors qu'on détacha des agents temporaires, chargés de parcourir le territoire colombien, afin de trouver le plus d'ouvriers possible.

Attaché en qualité de pointeur à la section de la Culebras, je fus envoyé à Las Cruces, village situé à quelques lieues seulement de Colon. Il est habité par des Indiens métis qui conservent religieusement les mœurs et coutumes de leurs ancêtres. Un accueil assez froid m'y fut fait, et je me demandais de quelle façon j'allais m'y prendre pour remplir ma mission. Le pasteur de Las Cruces vint me tirer d'embarras.

Il était adoré de tous les Indiens et me promit son appui moral. Il m'engagea à ne pas parler de mes intentions dès les premiers jours, mais à gagner d'abord la confiance des Cruceños en partageant leur vie et en me soumettant à leurs habitudes. Alors seulement, il serait temps de leur faire mes propositions.

Il me présenta donc aux principaux personnages du pays, et les invitations ne tardèrent pas à m'arriver. Ce fut d'abord l'alcade (maire) qui me retint à dîner.

Oh ! ce dîner ! il restera gravé dans ma mémoire ! D'abord un potage, où toutes les viandes de la création s'étaient donné rendez-vous ; du maïs en guise de pain et du piment endiablé, cuit sous la cendre, rôti, fritt, bouilli, à toutes les sauces. Les aliments n'étaient rien en comparaison des politesses dont je fus victime. Chaque assistant se crut obligé de m'envoyer la bouchée de l'hospitalité toute imprégnée de salive ; il m'en tombait de tous côtés et je dus les avaler sans sourciller, sous peine de me faire un tort considérable dans l'esprit des Cruceños et de manquer ma mission.

Les souffrances infligées par ces repas étranges n'étaient pas les seules ; j'étais devenu la victime privilégiée des moustiques qui abondent dans ces parages.

Combien de fois ne suis-je pas sorti de table la figure et les mains couvertes de sang !

Il y avait déjà douze jours que j'étais au village et je n'avais pas encore conquis une grande popularité. Je commençais à désespérer du succès de ma mission, lorsque se présenta enfin une occasion favorable.

Une famille de jaguars fut signalée dans les environs du village. Les habitants avaient subi de nombreuses pertes dans leurs modestes troupeaux ; les *rastreadores* les plus connus s'étaient aussitôt mis en campagne, mais pas un n'avait pu apercevoir les farouches bêtes. On relevait bien leurs traces, on rencontrait bien les ossements de leurs victimes, mais de tigres, point. L'Indien superstitieux commençait à croire que l'âme vengeresse d'un chef ennemi s'était incarnée sous la forme d'un tigre et que toutes les recherches seraient inutiles. Le P. Morelos combattit vivement cette idée et la déracina si bien, qu'au sortir de la messe on décida qu'une battue serait faite le lendemain.

J'acceptai avec enthousiasme la proposition qu'on me fit d'y prendre part. Le départ fut fixé au jour